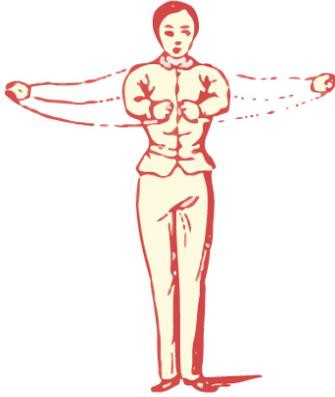


Lolita invente une limite



Lolita, âgée de quatorze ans, vient me rencontrer au CMPP, accompagnée par sa mère inquiète : elle a découvert que sa fille se scarifiait les bras et les cuisses. Lolita a une baisse des résultats scolaires, fait des crises d'angoisse et ne veut pas se rendre au collège. Sa mère pense qu'elle souffre de la séparation d'avec le père survenue quand elle était âgée de trois ans, car leur relation est conflictuelle. Lolita ne veut pas aller chez celui-ci, « qui ne s'inquiète pas d'elle et n'assume pas son rôle de père », selon les paroles de la mère.

Embrouilles

Lors de notre première rencontre, Lolita m'indique qu'elle vient pour « parler de ses embrouilles ». Elle se présente avec des plaintes incessantes concernant sa relation aux autres, garçons et filles de son collège. Elle mentionne également des relations conflictuelles avec des membres de sa famille, père, mère, frère, belle-mère, cousins, cousines, tantes et grand-mère... Elle est empêtrée dans des histoires, des disputes qu'elle ne cesse d'alimenter *via* les réseaux sociaux qu'elle pratique avec assiduité. Ses *embrouilles* surgissent très souvent à partir des textes et photos d'elle qu'elle fait circuler et sur lesquelles elle se montre à tous sans aucune retenue et dans l'immédiateté, cela dans tous les aspects de sa vie privée et familiale. Elle répond aux insultes par les insultes et provoque instantanément un déferlement de messages auxquels elle se sent obligée de répondre.

L'image qu'elle donne d'elle-même l'obsède. Jolie jeune fille aux cheveux lissés, aux ongles vernis et pailletés, elle me parle de vêtements, de mode, de marques, de maquillage et de son IMC. La mise en scène permanente d'elle-même est son occupation favorite dans laquelle elle semble trouver à se faire un corps en se regardant.

Experte en *selfies*, elle collectionne les autoportraits sur son portable. Elle est branchée sur les réseaux sociaux où elle partage ses photos et vidéos sur Snapchat et Instagram. Elle y mesure sa côte de popularité en nombre quantifiable de *like*. Culte de l'image, photos de sa vie intime, mais aussi SMS illimités, exhibés, interprétés, tout est dévoilé au regard de n'importe qui.

Les séances sont nourries d'exemples où Lolita utilise ces moyens de communication pour entretenir des relations conflictuelles avec son entourage. Cela n'en finit pas de se répéter et de se propager sur les réseaux. Chacun est sollicité pour la regarder et pour prendre part à ce qui lui arrive. Même le psy est sollicité pour regarder ses images qu'elle sort de sa poche.

L'immédiateté, la fulgurance des échanges *via* le branchement sur les objets techniques viennent-elles *illimiter* sa jouissance ? Il est en tout cas impossible, dans un premier temps, de marquer une coupure dans ce à quoi elle a affaire.

Événement traumatique

Un jour où son père la raccompagne à un point de rendez-vous où sa mère doit venir la chercher, Lolita assiste à une scène violente. Son père frappe sa mère, celle-ci répond en lui crachant à la figure. Elle se réfugie alors dans la voiture.

Par la suite, Lolita me décrit une autre scène, virtuelle celle-là, où elle s'est montrée un peu plus dénudée que d'habitude, en compagnie du petit copain d'une de ses meilleures amies. Cette photo a suscité des réactions. Elle se retrouve de plus en plus isolée, épinglée d'un

nouveau signifiant : « pute ». Lolita se sent rejetée et pense qu'on la jalouse. Elle ne veut plus aller au collège, ce qui la met en échec.

Un nouvel épisode de scarification la conduit à l'hôpital à la demande de sa mère très inquiète. Mais Lolita continue une surenchère qu'aucune pudeur ne vient limiter, faisant circuler des photos où elle se fait l'objet du regard de l'Autre, sans subjectiver ce qui lui arrive.

Se regarder

Depuis que Lolita est pubère, elle se plaint de ses règles, de ses maux de ventre et de tête. Elle est toujours très inquiète à la veille de ses menstruations et me décrit avec beaucoup de détails toutes les manifestations les plus intimes du changement de son corps, qu'elle ne supporte pas.

Un garçon plus âgé la sollicite pour coucher avec elle. Se sentant « obligée », un vent de panique la submerge face à la rencontre avec l'Autre sexe. Comment se débrouiller avec son corps et sa sexualité ? Question au cœur de ses préoccupations, le sexuel ayant fait effraction dans ce temps des « métamorphoses de la puberté ¹ ».

Chaque fois que Lolita me sollicite pour regarder ses photos ou lire ses SMS, je lui réponds que je ne veux pas voir cela et que je préfère qu'elle me parle. Je tente ainsi de limiter la jouissance dans le lieu intime du dispositif analytique, rajoutant dans le champ du regard une autre voie, celle du hors-champ, celle du non-voir. L'intime, c'est le lieu où le sujet hors de tout regard peut se regarder lui-même. Ainsi, l'intimité du lieu thérapeutique sera un lieu qui réintroduit cette dimension.

Limite

Lolita me fait part d'un rêve qu'elle vient de faire : *elle se lève un matin pour aller au collège. Partout dans les rues de la ville, sur tous les murs, est écrit en énormes lettres capitales son prénom LOLITA. Elle ne peut prendre une rue, une place sans voir son prénom. Elle court, court... et se réveille, oppressée, angoissée, honteuse...* « C'est comme si on me regardait de partout » commente-t-elle. « Je voulais rentrer dans un trou de petite souris. » Ce rêve va-t-il permettre de rétablir le regard de l'Autre ?

Pour la première fois, à partir de ce rêve d'angoisse, la singularité de son rapport à la jouissance lui apparaît. Par le biais d'un affect de honte lui est révélée une jouissance scopique. Elle commence alors à se questionner sur son rapport à l'Autre ainsi que sur sa position subjective : place d'objet ou place de rien. Le rêve est venu délimiter un bord entre elle et les autres, entre son regard et le regard de l'Autre. Ainsi, elle cesse peu à peu de se faire l'objet du regard de l'Autre, posant une limite entre ce qu'elle peut ou ne peut pas montrer, dire ou ne pas dire.

Elle n'a plus envie qu'on la prenne pour « une fille facile » et elle fait attention à ce qu'elle renvoie. Ce retour sur elle lui permet « d'y voir plus clair », comme un instant de voir.

Elle reparle de la scène avec ses parents qui est fixée comme un trauma. Elle, qui systématiquement prenait le parti de la mère dans un jeu identificatoire, va pour la première fois poser que lors de cette scène, c'est sa mère qui avait d'abord provoqué son père en l'insultant violemment, ce à quoi le père a répondu par la gifle. Mais ce qui l'a encore plus marquée, c'est que sa mère ait craché sur son père. Cette image-là, elle ne peut l'oublier. Quelque chose de la jouissance maternelle a été ici entre-aperçu, qui fera vaciller les semblants qu'elle avait construits.

¹ Freud S., « Les métamorphoses de la puberté », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 2004, p. 141.